

***Les oublis de Mnémosyne Le point de vue d'un photographe sur les apparences du sentiment poétique dans la représentation de l'univers d'Hélène et de René Guy Cadou, par Vincent Jacques***

Tous deux assis au bord d'un puits, la tête comme dans les nuages, le corps en bascule près de la margelle, au-dessus des profondeurs, l'amour incendiant le jour, le scellant de ses braises ardentes, Hélène et René regardent l'objectif. Celui-ci est en partie masqué par le doigt du photographe. Au-delà de cette maladresse l'instant semble figé dans sa grâce, l'évidence en partage, la passion donnée en viatique. Nul Narcisse pour observer leur reflet au fond du puits. Celui-ci inviolé voyage encore par l'onde noire, conservant le pacte silencieux du baiser de Monval. Tout cela n'est pas montré, hors cadre, hors champ, participe à l'étreinte invisible, à la mêlée fougueuse, indicible bataille des corps foudroyés par la brièveté infinie de l'instant. La lumière émise par nos corps vivants, en mouvement, par nos gestes aimants, par nos crimes honteux aussi, aime à emporter notre apparence à la vitesse de la lumière dans le vide cosmique. Mais depuis la chambre noire, quelques photons piégés par nos regards se déposent sur une surface plane, évitant ainsi pour quelques temps encore la dispersion définitive de nos êtres et de leur représentation.

*« On n immobilise jamais que des surfaces mouvantes, des volumes virevoltant dans l'espace. Ce que le temps immobilise échappe à la conscience poétique qui, elle, est en dehors de toute durée »*

R.G. Cadou, in *Usage interne*

Si l'écriture, la musique, transfigurent le sentiment du monde, prolongeant ainsi le temps donne Et bientôt repris, la photographie par l'apparente vérité renvoyée, colle intimement aux apparences. Elle entraîne avec elle le vertige des hommes pensant remonter le temps, dérégulant l'horloge en transformant le présent en souvenir.

Ainsi de ce miroir faisons-nous un usage dangereux car quand celui-ci se brisera nous disparaîtrons avec notre reflet dans l'effacement des larmes.

Dans ce registre notre famille excella, compilant chaque séquence de l'aventure collective dans une multitude d'albums photos, comme autant de chapitres de l'épopée familiale. Ainsi l'habitude naquit de se regarder vivre. Ainsi un trésor de guerre contre l'oubli se constitua, chaque bataille contre l'effacement des visages contribuant au butin collectif. En enterrant un peu partout ces albums dans les foyers épars, chaque porte refermée sur sa propre connaissance, sur sa part de secret, se dessina ainsi un puzzle impossible à reconstituer.

Hélène et René, dans les courtes et immenses années de leur amour partagé n'eurent guère le temps de figer eux-mêmes leur histoire filante, occupés à vivre à perdre haleine, confiant à quelques amis le soin de capter leur image. Ainsi la dispersion du corps venu, du temps vécu ensemble, l'image se révéla intérieure, universelle, épistolaire, partagée, mais finalement peu figée dans une représentation visible. Hélène prit soin, dans le désordre intérieur et douloureux de cette autre vie commençant le 20 Mars 1951, de réunir les feuilles dispersées au pied du poète, et choisissant celles où l'aimé lui semblait ressembler le plus au vivant qu'il fut, s'employa à le faire revivre ainsi, transformant par amour le miroir brisé en galerie des glaces. L'onde ainsi propagée peut ainsi encore faire écho au temps présent.

**En remontant l'Avenue de la mer**

En gagnant la liberté du regard, je fus pris par l'illusion qu'il serait possible de fracturer l'espace-temps à l'aide d'un objectif 35 mm Animé par la conviction profonde d'être le résident à mi-temps d'un monde parallèle, j'entrepris rapidement la remontée de ce torrent de sel d'argent.

En commençant par, l'enfance à peine estompée, vouloir par oxydation recréer les paysages de celle-ci. Pour avoir partagé ces lieux avec Helene, ceux-ci étant ceux de sa propre jeunesse, et dans la conviction commune que cette effraction ne sera rendue possible que par le biais de la poésie nous nous lançâmes dans l'Avenue de la mer.

*Chassé-croisé  
Des regards  
L'enfance entre eux  
Sans le temps*

Helene Cadou, in *Avenue de la mer*

Déjà décoiffes par les orages de la vie et asséchés par le vent et le sable, c'est à tâtons que plusieurs années durant, nous cherchâmes dans les arrière-salles éteintes et poussiéreuses l'interrupteur qui remettrait en route et le manège, et la musique, et l'insouciance... Très vite le sentiment Atlantique gagnait, Hélène ouvrant les fenêtres de la chambre d'un grand hôtel pour embraser la mer. Chaque crique de la côte Ouest, chaque impasse ensablée par une dune voyageuse, chaque Casino décrépi, chaque Château de sable, de Biarritz à Etretat furent mis à contribution dans la lente montée de la marée des souvenirs. L'ensemble poèmes photos fut associé dans le cadre d'une exposition qui voyagea deux années durant, transportant loin des côtes la discrète fêlure, déposant ici et là, dans les cœurs et les regards, les grains du sablier. Pour autant, les rouages implacables des années passant s'enrayent-ils un peu ? L'exposition fut présentée en Juillet 88 à la Maison de l'histoire à La Bernerie-en-Retz, puis successivement en Mars 89 à la Bibliothèque municipale d'Orléans, en Avril 89 à la Bibliothèque municipale de La Source (45), en Mars 90 à la Médiathèque de Roman (26), en Mars 91 au Printemps du livre de Montaigne, et pour finir en Juillet 92 aux rencontres littéraires Esprit Balnéaire à la Baule. Puis l'Avenue de la mer retourna à l'ombre d'une mansarde, dans un de ces tiroirs gonflés, difficiles à entrouvrir, peu commodes à refermer. Le livre dans son projet initial associant les 32 poèmes et les 32 photographies ne parut pas, n'apparut pas. L'ensemble démonte, ainsi rendu à son ombre, continue à inonder la faille élargie, séparant de la mémoire les traces laissées par imprudence sur la plage blanche. 13 poèmes trouvèrent place dans le recueil *Si nous allions vers les plages*, édité en Mai 2003 chez Rougerie, pages numérotées 9 à 22 du chapitre « *Avenue de la mer* ».

*Il n'y avait même plus  
Assez de vie pour les fantômes  
Au château  
La dame  
Avait regagné son portrait*

Hélène Cadou, in *Avenue de la mer*

### **Itinéraires et géographies poétiques**

Sur l'écran de nos représentations intérieures, chacun se projette de petits films intimes, courts métrages précieux comme autant de rares incunables.

La vie de Rene Guy Cadou est inséparable de l'espace où se déroule, du premier au dernier acte, la pièce ancrée dans le territoire d'une humanité sensible, d'une terrestre estrade où les étoiles font office de figurants.

*Je ne suis plus chez moi  
Le ciel est sur ma table*

*A présent*

*C'est le cœur qui roule dans le sable*

*Et des bouquets de mer qui flambent sur le toit*

R.G. Cadou, *Mer voisine*, in *Bruits du cœur*, 1941

L'histoire d'un homme dans la paume du géographe, du narrateur, du témoin glisse entre ses doigts comme l'eau dormante des jours éteints. L'itinérante de René, des premiers paysages aux premières détresses, file avec le courant du grand estuaire. Elle se mire dans les eaux sombres des marais, là où le Morta tel l'Ankou témoigne pour nos plus anciens ancêtres. Elle participe à la bataille du sel et du limon, sombre dans les pampres au crépuscule, s'enivre des coteaux, s'étourdit d'odeurs boisées. Elle a comme fil conducteur l'encre quotidienne, cette hémorragie de mots, ce lien qui relie l'homme aux mondes. Ces pages jamais blanches, aux paysages changeants, traduisant la langue des pluies et des vents dans d'épistolaires confidences.

Dans ce grand cercle, bordé physiquement par les limites du département, nous entreprîmes Hélène et moi, de réunir face à face, d'un cote un texte d'elle ou de René évoquant, décrivant, suggérant l'une des étapes du périple poétique et d'autre part une évocation par l'image de ces lieux.

« *Chaque village de Loire Atlantique eut, pour lui, un visage accorde a son écriture* » H.C.

Mais l'érosion était à l'œuvre, avec les mutations urbaines, les bocages dévastés, la Place Bretagne transformée, méconnaissable. Il a donc fallu fuir la confrontation, abandonner la recherche de preuves, toute trace disparue, bue dans de modernes ivresses. Attendre au seuil du parcours, les pieds au bord du Néant, le regard rafraîchi à la vue du ruisseau. Le ciel et les eaux seuls, gardiens du mouvement perpétuel envoyèrent des signes. L'image pouvait resurgir dans l'une des failles de nos inconsciences. C'est un long demi-sommeil, un état de veille engourdie qui commença. La lanterne magique reprit du service.

A partir des années 1991-1992, nos périple commencèrent, parallèles cheminements, soirées croisées dans un face à face des mots et des photos, comme deux apprentis sorciers arpentant les coursives oubliées du grand château de la mémoire. Les années passèrent dans la patience d'Hélène, confiante dans l'horizon discret, siège de sa parole, au couchant figé, astre doux et chaud posé au-delà du temps. Elle me confia souvent sa longue attente, sa certitude que le jour sur chaque ouvrage à paraître se lèvera, à la fin d'une attente dont il fallait s'évader. Les millièmes de secondes capturées, de Saint-Herblon à Mesquer, de Piriac au Quai Hoche, de Bourgneuf à Monval, dans un noir et blanc aux nombreuses demi-teintes rejoignirent la cohorte des témoins silencieux. L'ouvrage devait s'appeler « *Itinéraire poétique de Rene Guy Cadou* ».

Dans le même temps et dans la dynamique impulsée par Helene et la Demeure de R. G. Cadou à Louisfert, cette idée d'évocation d'itinéraire poétique fut partagée par le Conseil General de Loire-Atlantique. A l'initiative de la Bibliothèque départementale de **pret** une belle exposition fut réalisée, qui tourna dès 2001 dans tout le département et dont le catalogue ITINERANCE contient certaines images du projet itinéraire.

Enfin c'est en 2011, aux Editions du Petit Véhicule que le livre parut sous le titre *Géographie poétique de Rene Guy Cadou*. 100 exemplaires dont chacun comporte 39 tirages photographiques originaux. Le livre mis à jour nous permet de renouer ce dialogue sur l'oubli, sur la représentation de la figure disparue. Le puzzle éparpillé, aux pièces manquantes, évoque pourtant la genèse d'un monde dans lequel l'image fragmentée retentit encore de détonations littéraires.

*La mer*

*afflue de tous côtés  
C'est l'enfance toute nue  
Qui recommence l'histoire*

Hélène Cadou, Mise à jour, p. 81

### **Louisfert: la Demeure**

En 1992, dans la perspective de l'ouverture de la Demeure de Rene Guy Cadou à Louisfert, je me vis confier le soin de m'occuper de la partie photographique de l'aménagement de la salle d'exposition. Celle-ci ayant pris place et lieu de l'ancienne salle classe où Rene enseignait, il fut choisi par l'architecte Xavier Menard en charge du projet de présenter objets et photos dans des vitrines évoquant des pupitres d'écolier.

Ainsi fut fait le choix, tout en conservant l'esprit du lieu, d'y amener un regard conjugué au temps présent. J'entrepris alors, à cette fin, de reproduire l'essentiel des photographies conservées par Hélène, datant soit de leur enfance respective, soit de leur univers commun, soit de leurs amis et relations. Dans le désordre des vies, dans la panique des oublis grandissants, comme autant de petits cailloux blancs, les vieilles photos jaunies font office de trou noir au débouché lumineux. Ainsi partout dans l'appartement d'Helene à Nantes, dans les dossiers, les albums, au fond des tiroirs les photos dormantes, les photos brulantes attendent que se lèvent les voiles, que se lève le voile pour gagner la lumière, la page du journal, l'écran, l'écrin, la une ou la dernière de couverture, le cadre, le regard enfin.

Du matériau initial, tirage original d'époque, tirage récent, reproduction de tirage, négatif, reproduction de négatif, photocopie il fallut garder la vibration initiale et confier au dernier stade de cette chaîne graphique, le soin d'émouvoir, de restituer, de transmettre, de renouer les liens entre image et pensée sensible.

Dans le choix final, sur la table, épars et révélés les multiples visages du même homme nous renvoient violemment aux stigmates, nuitamment au silence de l'écriture, scolairement à son amour, énigmatiquement à ses amitiés. Impitoyable témoin du vivant et du mort, Hélène choisit. Comme dans une immense gare de triage, elle décide de ce qui doit être, ce qui peut être, révèle, dit, redit, et ce qui pour un temps encore, doit rester dans l'ombre persistante et exister en silence. Pourtant le visage de René, son visage à elle, celui de leur amour même partagé au regard de tous pour ses échos universels appartient encore uniquement à eux-mêmes, pour sa beauté intime comme pour sa douleur secrète. Sur presque toutes les photographies représentant Cadou, celui-ci fume, les volutes le consumant déjà. A travers chacune d'entre elles son regard délivre sa flamme intérieure. Mais quelle que soit son apparence, en sabot, en blouse grise, avec ses amis, avec Max Jacob, face au ciel par-delà la fenêtre, aucune image ne nous fait mieux entendre sa voix que ces vers :

*Comme une photographie très ancienne qui glisse  
De l'album sur un tapis de haute lice*

R.G. Cadou,  
*Mourir pour mourir, Le diable et son train*

Si la reproduction d'une image s'opère grâce à une technique, ses enjeux pourtant sont bien spirituels : quelle mise à jour, quelle mise à mort ? Fallait-il soulever le linceul ? Si je me pliai aux choix d' Hélène, silencieux comme un confesseur, j'eus l'impression d'être un passeur, glissant sur la lumière dans la pénombre du laboratoire, pour déposer sur la rive d'en face le visage révélé d'un grand amour. Il a fallu apprendre à rester un simple opérateur photographique, gourmand du privilège de poser son regard

sur des photos jamais encore partagées, comme autant de portes dérobées ouvrant sur les chemins buissonniers.

### Les albums de famille

Puis dans le sillage de cette quête, apparaît l'album de famille, poisson volant brillant un instant au jour dévoilé, et retournant dans le même temps vers les profondes abysses. Là, se visitent les longues ascendances, les visages disparus, les visages inconnus, les maisons envahies par des étés lumineux, des paquebots gracieux au chantier du siècle naissant, des paysages fantomatiques traversés par des silhouettes aimées. Délivrants mystères et clefs de compréhension, ils nous transportent comme de simples pions sur un vaste échiquier. Ce sont là les ultimes impressions renvoyées par un monde enfui. Un passé pâlement éclairé par d'ultimes flambeaux, portés par les déjà fantômes dont nous ne savons nous défaire. A présent s'entrechoquent et les millièmes de secondes et l'écho des siècles. Ainsi se livre à nos regards, à nos interrogations, le temps des perrons où l'on posait en famille. Chaque visage s'inscrivant là dans la lignée partagée, livrant dans la pose consentie les secrets de la physionomie comme les trésors des filiations. Les albums parlent d'un temps avec douceur, laissant à chaque page l'énigme se dévoiler ou le mystère s'épaissir. Au dos des images parfois s'inscrivent des noms, des codes, petits cailloux de nouveau laisses sur la piste des ancêtres. L'arbre généalogique de nos existences passées, dans la réincarnation par l'image, se dessine ainsi peu à peu. C'est là aussi vivre plus fort que sentir ainsi d'où vient le vent, celui qui nous poussera au large de nous-mêmes. Le désordre continuera à régner sur cela. Aucun monarque ne règnera de manière absolue sur le chaos de la mémoire, celui-ci ayant d'ores et déjà entraîné dans ses éruptions et ses tremblements l'ordre ancien d'un monde enfui. Les albums provenant de René, des familles Cadou et Benoiston et ceux d'Hélène pour les familles Laurent et Rivière nous permettent de remonter les pas qui ont précédé la rencontre à Clisson. Le chemin parcouru par la multitude des vies et des trajectoires s'organise soudain dans la simplicité d'un coup de foudre. Toutes les routes mènent à cet amour.

Ces trésors de mémoire, ces tiroirs secrets, doivent être sauvegardés, partagés peu à peu. Le temps officie sur la chimie, révoltante évidence. Il pâlit, altère, efface ces témoignages. Le photographe peut protéger cela, empêcher la révolte chimique. La mise en page elle-même de ces albums, la manière dont se côtoient les images indique de multiples intentions, délivre de nombreux codes. Si ce support physique reste unique, histoire devenue objet, sa multiplication participe à l'universel, comme une partition qui nous serait donnée à entendre.

Reste cette question posée par le passeur d'images, dans le maelström du monde, dans la curée visuelle contemporaine : qui prendra le temps de se retourner sans craindre l'enfer ?

\*Helene et Rene, non date, Ph. Hélène Cadou.

A Grignon, chez les grands-parents maternels d'Hélène, Ph. H. Cadou.

René de dos, non daté, Ph. H. Cadou.

René, Louisfert, non daté, Ph. H. Cadou.

Avenue de la mer: sur la côte Atlantique, Ph. V. Jacques.

Hélène à Louisfert devant la bibliothèque, Ph. H. Cadou.

Ph. V. Jacques.

Ph. V. Jacques.

Louisfert, la demeure : le mur des amis, Ph. V. Jacques.

Une classe, non daté, Anonyme.

Hélène à Louisfert assise à la table d'écriture, 1951, Ph. H. Cadou.

Hélène et Rene, 1er mars 1944, écrit au dos : « *toi et moi — et notre joie — et la neige.* »

Hélène, non daté, Ph. H. Cadou.

Hélène, Jeanne sa sœur, Paul son frère, deux amis (vers 1932), Ph. H. Cadou.  
Tempête à Sion, 19.35, Ph. H. Cadou.  
Ph. V. Jacques

\*Mon métier c'est tenter de saisir la surface des mondes, d'inscrire dans le cadre l'acuité de la vie, sa profondeur cachée.

J'ai la chance de l'observateur, en retrait, et pourtant déjà inscrit dans le temps long de l'écriture-lumière.